REVUE DES LANGUES ROMANES

L'INÉDIT OCCITAN
AUX XVI^e, XVII^e
et XVIII^e SIÈCLES

PÉREZ, POÈTE GASCON

Au bout de quatre siècles, il reste encore des poètes à découvrir. Celui dont il va être question s'appelait Pérez (1), et il produisait entre 1585 et 1590 ainsi que le montre un manuscrit que est parvenu entre nos mains voici peu (2). Manuscrit renfermant une majorité de poèmes, presque tous en français (3), mais aussi quatre pièces gasconnes (4). Les particularités dialectales de ces dernières renvoient à une région assez nettement délimitée : le quart nord-est du département du Gers, augmenté des portions attenantes du Tarn-et-Garonne et de la Haute-Garonne, évidemment sur la rive gauche du fleuve (5).

Voici donc, pour la première fois publiés (nous nous en sommes assuré auprès de ces experts que sont C. Anatole et P. Bec), les poèmes gascons de Pérez.

(1) Le nom de famille Pérès, Pérez, que correspond en somme au français Despériers, n'est pas rare en Gascogne, où il fut même illustre : Ch. Samaran a étudié la vie de Guillaume Pérès, de Condom (*Annuaire-Bull de la Soc. de l'Hist. de France*, 1931) ; un Isaac de Pérès nous a laissé une chronique de Nérac miraculeusement sauvée des mépris ancillaires (*Revue de l'Agenais*, 1879 ssq.) ; et la sagacité de L. Couture a su encore reconnaître un Pérez dans le Guillaume Pereris dont Belleforest fait l'ornement du Castéra-Lectourois (*Trois poètes Condomois du XVI^e siècle*, Bordeaux, 1877, p. 47).

(2) C'est un registre de papier de 155 × 194 mm, comprenant 194 pages.

(3) J'espère les publier quelque jour, précédés d'une notice moins sommaire. J'en avertis toutefois d'emblée le lecteur curieux : Pérez n'est pas le Rimbaud du XVI^e siècle, et malgré quelques jolies réussites, ses vers français me paraissent avoir un intérêt moins poétique que documentaire.

(4) On n'en trouvera toutefois que trois dans les pages qui suivent : c'est que la dernière est le sonnet du Bartas *Ha ! chaton mau-hazec*, dans une version qui ne s'éloigne à aucun moment du texte canonique, et qu'il était donc inutile de republier ici.

(5) Cette première approximation se fonde sur le report sur la carte de formes verbales employées dans les textes qui suivent. Le lecteur désireux de vérifier nos conclusions devra consulter le volume 5 de l'*Atlas linguistique de la Gascogne*, en particulier aux cartes 1845 pour *poden eet pousqu'*, 1818 pour *saberen*, 2026 pour *e*, 2008 pour *es*, 2052 pour *hetz*, 1869 pour *begia* etc.

I

L'aire, lou ceu, la terra ni la ma, [59]
 Ni tout ço qu'etz en etz poden compréne
 Non saberén, mastressa hebz entené
 4 Quing é lou mau que iou é per trop's ama.

Jou bioui, mans lou bioué m'es ama :
 Jou bei qu'ard et nou'm pousqui dehené,
 Et lou mén co biera coum bera cené
 8 En poc de temps, s'atau loum' hetz crema.

Més tant qu'en terra on begia bestia nescé,
 Auzetz en l'aire, et pescis en la ma,
 Et per lou ceu las estelas parescé,

12 Deugoussy iou mourri, ioubs boly ama :
 Et oun haran qu'aquera amou iou leisce
 L'aire, lou ceu, la terra ni la ma.

L'air non plus que le ciel, la terre ni la mer | ² Ni tout ce qu'en leur sein ils peuvent tous comprendre | ³ Ne parviendraient, maîtresse, à bien vous faire entendre | ⁴ Combien grand est mon mal, de par trop vous aimer.

Si je reste vivant, le vivre m'est amer : | ⁶ Je vois bien qui me brûle et ne puis me défendre, | ⁷ Et mon cœur ne sera bientôt que pure cendre | ⁸ Si vous persévérez ainsi à l'enflammer.

Mais tant que sur la terre on verra bêtes naître, | ¹⁰ Des oiseaux par les airs, des poissons en la mer, | ¹¹ Et encor dans le ciel les étoiles paraître,

En dussé-je mourir, moi je veux vous aimer : | ¹³ Et ne me feront pas de mon amour démettre | ¹⁴ L'air non plus que le ciel, la terre ni la mer.

1. L'aire. — 2. co. — 3. maestresse avec le premier e barré et ssa surmontant zze. — 4. Qu'ing. — 8. si atau avec i biffé; l'oum' avec première apostrophe barrée. — 10. L'aire. — 14. L'aire.

II

Quand lou soreil daurat be esconé sa facia [76]
 De joutz la nosta mai, tout lou bestia gauious
 Se repausa & s'endrom, & iou per mas amous
 4 Jaméz non cluqui l'oueil per saunecia sa gratia.

Et puich quand lou lugra nous descubris la tracia
 Deu joun cla, tout adés commençan mas doulous
 Et mous pensamens holz, malastrucz et traydous
 8 Me hen despita'u joun & sa lusenta facia.

Quand (praubé) iou nou soun costa l'oueil aberit
 De l'amou qu'em murtris, & daquet bet esprit
 Qu'abioua de sa lux la mia amna meschina.

12 Jou mori milla cops ; & malhurousament,
 Son bet oueil me murtris & me donna turment
 Quand costa dét, jou soun trop prop de ma ruina.

Quand le soleil doré dissimule sa face | ² Sous notre mère à tous, la brute sans problème | ³ S'apaise et s'assoupit ; mais moi celle que j'aime | ⁴ M'interdit le sommeil, tant m'obsède sa grâce.

Et puis lorsque Vénus nous annonce la trace | ⁶ Du clair jour, aussitôt de douleur je m'emplis ; | ⁷ De funestes pensers, dans leur traître folie, | ⁸ Me font haïr le jour et sa brillante face.

Lorsque hélas ! je ne suis près de l'œil malicieux | ¹⁰ De l'amour qui me tue, et de l'esprit radieux | ¹¹ Dont l'éclat donne vie à mon âme enfantine.

Je meurs mille fois ; et malheureusement, | ¹³ Son bel œil m'assassine et me met au tourment, | ¹⁴ Tant près de lui je suis au bord de ma ruine.

1. Le soreil avec e biffé dans l'article, que surmonte lou. — 2. ani barré avant lou bestia. — 4. loueil. — 6. cōmençan. — 7. Virgule après malastrucz. — 9. loueil. — 10. lamou. — 11. de sa lux au dessus d'aut' estrem barré; mioua avec ou biffé; arma barré, au dessus d'abord arm biffé, puis amna.

III

O pay qui de ta man lou ceu portolux mies ; [191]
 Qui Neptuni berai, de ta man la ma abies ;
 Qui hez terretruma, & de qui la gran boux
 4 Deus correz Æolicz ten lou litot sa-ioutz,
 Leuam d'assi, Segno, hem' puia per ta gracia
 Au seti desirat de ta lusenta facia.

Toy qui guides le cours du ciel porte-flambeaux,
 Qui, vray Neptune, tiens le moite frein des eaux,
 Qui fais trembler la terre, et de qui la parole
 4 Serre et lasche la bride aux postillons d'Æole :
 Sors-moi d'ici, Seigneur, hausse-moi par ta grâce
 Au trône désiré de ta brillante face !

4. saïoutz. — 5. Leuem avec le second e transformé en a ; dassi. —
 6. h barrée devant facia.

Je ne suis pas en mesure de garantir que les sonnets sont des compositions originales, et non des traductions ou des imitations ; mais la troisième pièce pose un problème. Sa source est évidente ; je ne crois pas cependant qu'on puisse attribuer à Pérez le projet de traduire la première *Sepmaine* de du Bartas en son entier : car il s'écarte de son modèle dès le cinquième vers (du Bartas toutefois a encore *Esleve a toy mon ame, (...) O Pere*). Mais à confronter les deux versions, on ne peut manquer de s'interroger : sans parler même de Pérez, du Bartas ne pensait-il pas en gascon ? Du Bartas ne s'est-il pas cruellement trompé lorsqu'il a choisi de s'exprimer en français ?

La question pourra paraître plus neuve qu'elle n'est réellement. C'est que les éditeurs de la *Sepmaine* sont généralement peu au fait des subtilités méridionales : U.T. Holmes prend l'Adour pour le Doubs, et Y. Bellanger place Foix en Béarn, prenant même le risque de parler de *languedocisme* à propos du grand Gascon... Les mérites de leurs éditions n'en sont pas amoindris ; mais on conçoit que leur problématique n'ait pas tenu compte d'une réalité langagière importante, celle du français régional de Gascogne. A mes yeux c'est cette réalité qui rend compte de certains manques de tact qu'on reprocha à la langue de du Bartas (dont, justement, les *postillons* d'Æole !) ; peut-être d'ailleurs est-ce encore elle qui pourrait expliquer certaines des plus heureuses réussites de son style...

Quoi qu'il en soit, il vaudrait la peine d'étudier de près les réappropriations gasconnes dont fit l'objet du Bartas. Je rappelle à ce sujet que le *Moutet* 244 de Voltaire,

Pigré si tu bos plan apprené ta lixou,
 Va bésé la hormyq, va bésé l'herissou,

loin d'être une originalité de notre parémiographe, est pris tout cru au VII^e jour de la *Sepmaine* :

⁶⁴⁷ Paresseux, si tu veux apprendre ta leçon,
 Va-t-en à la formy, va-t-en au herisson.

Les très beaux (je crois) poèmes gascons de Pérez nous étaient l'occasion de redire ceci, qui passe sans doute trop inaperçu.

† Jean-Claude DINGUIRARD,
 Université de Toulouse-Le Mirail.